APPRENDRE UN MÉTIER ET ÉCRIRE LE TRAVAIL

Claire Edey Gamassou
(Université Paris-Est Créteil)

Arnaud Mias
(Université Paris Dauphine)

Nous proposons d'analyser la façon dont des apprentis et élèves en CAP, formés à différents métiers, rendent compte, par l'intermédiaire d'une écriture créative, de leurs expériences de travail et de leurs attentes professionnelles. Existe-t-il chez les apprentis et apprenties, et chez les lycéens et lycéennes de filières professionnelles des attentes différentes, spécifiques ? Qu'est-ce qui caractérise leur rapport au monde et leur vision du travail ? Comment cela s'exprime à travers les différentes formes d'écriture créative ? Quelles convergences et divergences peuvent-être identifiées dans la façon dont elles et ils mettent en scène leur expérience ?

Nous proposons dans cet article d'analyser la façon dont des apprentis et élèves en CAP, formés à différents métiers, rendent compte, par l'intermédiaire d'une écriture créative, de leurs expériences de travail et de leurs attentes professionnelles. Notre corpus d'analyse compte sept textes d'un ouvrage collectif (Edey Gamassou & Prunier-Poulmaire, 2018) construit autour de textes écrits par des élèves et apprenti.e.s. Cet ouvrage constitue en effet un corpus intéressant **pour étudier les représentations du travail chez les jeunes, et notamment chez des apprentis et élèves en CAP, formés à différents métiers**. Dans la préface de l'ouvrage, Danièle Linhart (2018) souligne en effet que, par-delà leur diversité, « le travail reste [pour ces jeunes] le grand opérateur qui cristallise les enjeux de la vie ; cela transparaît avec force de leur écriture comme de leur imaginaire. » Les sept textes analysés dans cet article proviennent de six établissements scolaires (voir encadré et tableau 1). Quatre de ces sept textes ont été distingués par un des sept prix remis au cours des deux éditions du concours concernées ; parmi eux, on trouve en effet les premiers prix de chacune des deux éditions, le récit « Un peu de nous » et la nouvelle « Ferronniers », tous deux provenant du CFA du bâtiment de Brétigny-sur-Orge, le deuxième prix de la deuxième édition, « Au Calligramme près », des élèves en CAP Agents Polyvalents de Restauration du lycée Léonard de Vinci à Saint Michel-sur-Orge et le troisième prix de cette même deuxième édition, avec le témoignage pamphlétaire d'une apprentie du CFA du bâtiment de Rueil « Tripalium ». Sur les sept textes, trois figurent dans la section « Récits et témoignages » de l'ouvrage ; le récit collectif et le pamphlet primés d'élèves du bâtiment y côtoient le « Journal d'un CAP Restauration » provenant d'élèves en CAP restaurant du lycée Camille Claudel à Mantes-la-Ville. Trois autres textes relèvent de la poésie, sous des formes très différentes puisque, aux

MOTS-CLÉS
écriture, apprentis, jeunes, rapport au travail, aspirations professionnelles

côtés des calligrammes, on trouve un texte en prose où les anaphores sont omniprésentes (« Nos travails : des rêves à nos pensées » du lycée des métiers Lucien Voilin à Puteaux) et trois poèmes en vers, dont deux sonnets (« Une descente aux enfers, Un aller simple, La vie pleine de noirceur d'un coltineur », du lycée la Salle Passy Buzenval à Rueil-Malmaison). Nous proposons une présentation du contexte de production des textes et une présentation synthétique des sept textes numérotés dans l'encadré et le tableau 1 ci-après.

En 2015, le réseau de chercheurs GESTES (pour Groupe d'Études sur le Travail et la Santé au Travail[1]) a initié un projet en direction d'élèves du secondaire sous la forme d'un concours d'écriture thématique sur le travail dont la réception enthousiaste au sein de la Délégation Académique à l'éducation artistique et à l'Action Culturelle (DAAC) de l'Académie de Versailles a permis au cours des deux premières éditions du concours (2015-2016 et 2016-2017) le rassemblement de plus de trente établissements de tous les départements de l'Académie de Versailles et de divers statuts autour de la consigne « Écrire le travail – le rêver, le représenter, le penser… » (Edey Gamassou, 2018). Courant 2017, les co-pilotes du projet ont coordonné un ouvrage construit autour d'une sélection des productions occasionnées par ces deux éditions du concours, auxquelles ont été associées des notes rédigées par des chercheur.e.s. Ces mises en regard de textes envoyés par les établissements et de contributions académiques ont été complétées par deux analyses, l'une portant sur les champs sémantiques des textes (Mias, 2018) et l'autre exploitant un questionnaire auxquels les élèves ont répondu en amont du travail d'écriture sur leurs perceptions du travail et de l'avenir (Olry-Louis, Soidet & Tavani, 2018). Les textes produits à l'occasion du concours ont été publiés dans l'ouvrage paru en février 2018 aux éditions Octarès et intitulé *Écrivons le travail ! Lycéens et chercheurs : écritures croisées sur le travail.*

Six des vingt-et-un établissements dont des textes ont été sélectionnés pour l'ouvrage sont soit des Centres de formation d'apprentis du bâtiment (deux CFA différents, dont proviennent trois textes, tous lauréats d'une des deux éditions du concours), soit de filières professionnelles en lycée (deux de filières en restauration, un en gestion, un en électronique énergie équipements communicants).

Tableau 1 : **Corpus de sept textes d'élèves apprentis et apprenties ou de filières professionnelles**

Titre (édition du concours, pages de l'ouvrage)	Genre	Etablissement (nombre d'élèves), filière
Un peu de nous (1er prix de la 1ère édition), 22-27	Récits et témoignages *(nouvelle)*	CFA de Brétigny sur Orge (13), bâtiment
Journal d'un CAP restauration (1ère édition), 34-37	Récits et témoignages *(journal)*	Lycée Polyvalent Camille Claudel - Mantes la Ville (8), restaurant
Tripalium (3e prix de la 2e édition), 40-42	Récits et témoignages *(pamphlet)*	CFA Bâtiment Rueil (1), bâtiment
Au Calligramme près (2e prix de la 2e édition), 63-68	Poésies et aphorismes *(cinq calligrammes en couleurs)*	LPO Léonard de Vinci – Saint Michel sur Orge (12), restauration
Nos travails : des rêves à nos pensées (1ère édition), 87-93	Poésies et aphorismes *(prose)*	Lycée des métiers Lucien Voilin (28), gestion
Une descente aux Enfers, Un aller simple, La vie pleine de noirceur d'un coltineur (1ère édition), 96-98	Poésies et aphorismes *(trois textes[2])*	Lycée La Salle Passy Buzenval - Rueil Malmaison (10), électrotechnique
Ferronniers (1er prix de la 2e édition), 105-107	Nouvelles	CFA de Brétigny sur Orge (6), bâtiment

Afin de prendre la mesure de la singularité de ces écrits sur le travail par de jeunes travailleurs en formation, nous proposons de les situer à l'égard des principaux registres d'écriture observables dans l'ensemble du corpus. Une analyse lexicale conduite avec le logiciel Alceste, consistant à repérer les associations de mots les plus fréquentes[3], a permis de distinguer quatre classes lexicales distinctes, qui représentent autant de façons d'écrire le travail (Mias, op.cit.).

Une première classe se distingue du reste du corpus par l'emploi d'un vocabulaire désignant les ***métiers*** et les protagonistes des situations de travail (« hôtesse d'accueil », « hôtesse de l'air », « directeur », (homme de) « ménage », « infirmière », « pompier », « bagagiste », « puéricultrice », « vigile », « électricien », « policier », « militaire », « chef », « serveur », « homme d'affaires », « star »…).

La deuxième classe identifiée dans l'analyse saisit davantage le travail comme ***activité***. Elle se distingue des trois autres par l'usage plus fréquent de différentes catégories grammaticales, telles les verbes (« installer », « commencer », « enfiler », « sentir », « sonner », « répondre », « descendre », « allumer », « récupérer », « poser », « avaler », « arriver », « asseoir », « rentrer », « mettre »…), les marqueurs de relation spatiale (« vers », « dans », « sur », « derrière », « près »…) et les marqueurs de relation temporelle (« puis », « vite », « jusqu' »…). Le travail se trouve ici appréhendé comme une action située dans le temps et dans l'espace.

La troisième classe lexicale révèle l'emploi fréquent du vocabulaire de la famille (« père », « famille », « sœur », « parents », « mère », « marier », « frère », « enfants »…), ce qui témoigne d'une articulation forte entre le travail et les relations familiales pour les jeunes auteurs de ces textes. Plus largement, ce troisième registre lexical met en avant ***l'ancrage du travail dans des relations sociales*** et un espace géographique (caractérisé par le lieu d'habitation, le « logement », le « quartier », mais aussi, dans plusieurs textes, par la migration entre l'« Afrique » et la « France »). Le monde scolaire est également présent dans ce registre lexical, à travers des mots comme « école », « diplôme », « élève », « études », « scolaire », « enseignant », « lycée », « professeur » ou « Bac ». Ce registre reflète sans doute la position sociale des auteurs de ces textes : à 15 ans, il paraît difficile d'écrire le travail sans écrire en même temps la vie sociale qui se construit autour. L'emploi apparaît dans ce registre d'écriture comme un élément d'un récit de vie plus large.

La dernière classe lexicale reflète les attentes à l'égard du travail et de l'emploi. C'est sans doute dans cette classe lexicale que les auteurs expriment le plus significativement leur ***rapport au travail***. Dans la majorité des cas, il s'agit de dire ce qu'on attend d'un travail satisfaisant : « positif », « passion », « plaisir », « épanouir », « aimer », « créer », « gagner », « motivé », « entente », « heureux », « argent », « bonheur » sont parmi les mots les plus fortement associés à ce registre. Mais d'autres mots témoignent aussi des inquiétudes et des préoccupations des jeunes auteurs : « handicap », « racisme », « sexisme », « discriminer », « inégaux », mais aussi « routine », « ennui », « lassitude », « labeur » et « souffrir ».

En saisissant le travail tour à tour, et souvent conjointement, comme un métier, comme une activité, comme un élément parmi d'autres de la vie sociale et comme le support d'attentes et de valeurs, les jeunes participants et participantes aux deux premières éditions du concours ont exploré le caractère éminemment polysémique du mot « travail ». De quelles façons les élèves de CFA et de lycées professionnels mobilisent-ils ces différents registres ? La lecture des sept textes suggère que **ces jeunes travailleurs en formation vivent de façon plus vive ce moment de basculement dans la vie professionnelle, cette période plus ou moins longue où l'on est encore élèves et enfants (une identité sociale encore indéterminée, ouverte ; un rapport à l'école et à la famille encore prédominant), tout en faisant déjà l'expérience d'un travail sous la forme d'un apprentissage**

tant technique (des gestes, des échecs, des premiers accomplissements) que social (l'organisation du rythme de vie, l'expérience de la subordination…). Nous souhaitons montrer dans cet article que leur écriture sur le travail se distingue effectivement de l'écriture des autres élèves par une mobilisation singulière de ces différentes registres lexicaux. Leur rapport au travail semble d'abord caractérisé par la position qu'ils occupent dans la trajectoire scolaire : arrivés au terme de leur formation initiale, ils expriment à la fois l'expérience amère d'aspirations professionnelles contrariées et la volonté de ne pas se résoudre à un rapport instrumental au travail (section 1). Par ailleurs, si le travail qu'ils expriment paraît plus désencastré que dans les autres textes du corpus (section 2), leur écriture du travail révèle les différentes dimensions (technique, relationnelle, matérielle…) par lesquelles se manifeste cette activité qu'ils découvrent (section 3).

1. DES ASPIRATIONS AMBIGUËS ET SOUVENT CONTRARIÉES

Deux textes évoquent le rapport au travail uniquement à travers la distinction et la confrontation des temps professionnels et scolaires, s'inscrivant ainsi dans les deux dernières classes lexicales. Ainsi, un calligramme, « Poêler », évoque avec une forme d'insolence jubilatoire le rapport aux études et à l'évaluation scolaire :

« On lui dit d'aller se faire cuire un œuf
Mais on va pas se poiler avec l'interro de demain »

Dans deux des trois parties de « Ferronniers », qui racontent chacune la journée d'un ferronnier à trois époques différentes, la situation d'apprentissage, familière aux élèves, est présente en situation de distance ou d'absence. Honoré, dont on ne sait s'il vit au Moyen-Âge ou au XVIIIe siècle (Pigenet, 2018), est responsable d'un apprenti à qui il donne des indications avant de partir au village pour la matinée. Sébastien, qui exerce à notre époque, a pour dernière pensée avant de s'endormir le travail du lendemain avec l'apprenti sur son projet d'études, alors que celui-ci était au CFA durant la journée qui se termine. Mais ces allusions soulignent en fait la solitude des personnages, et même le contournement des rapports sociaux qui caractérisent ce texte.

Les autres textes relatent plus souvent la confrontation souvent douloureuse, parfois réjouissante, entre leurs attentes et les différentes dimensions de l'expérience, vécue ou projetée, du travail. Ainsi, « La vie pleine de noirceur d'un coltineur », figure des projections sur l'avenir exclusivement sous formes défaitistes (« *mort* », « *lente agonie* ») pour se conclure par un tercet définitif :

« Et pourtant, je ne suis qu'un humain,
En quête de son butin,
Dans une vie en vain. »

Le texte « Tripalium » est une attaque en règle de la domination de la valeur instrumentale du travail. L'auteure commence par dénoncer les injonctions parentales avec l'incipit : « Quand j'étais petite, mon père me disait : « Ma fille, faut travailler dur pour avoir des sous, parce qu'avoir des sous c'est important dans la vie » et continue avec l'institution scolaire et les fameuses fiches de renseignement demandées par les enseignants et enseignantes. L'ancienne collégienne se souvient avoir d'abord pensé que « les profs (…) s'en fichaient un peu, qu'ils faisaient juste ça pour paraître sympas », avant de se rendre compte que les métiers indiqués par l'élève évoluent au cours des années en fonction des réactions perçues. L'opposition entre travail et passion, d'une part, et la supposée convergence entre « *bon métier* » et « *gagner sa vie* » produisent cette affirmation de soi vécue comme une forte dépréciation sociale, voire intellectuelle et psychique :

> « Si, comme la jeune fille douce et timide que je suis, je décide de devenir ouvrière dans le bâtiment parce que j'aime ça, je suis une sado-masochiste-qui-n'a-sûrement-rien-pu-faire-d'autre-parce-qu'elle-doit-être-stupide, et je suis… marginalisée. »

Deux des quatre personnages d'« Un peu de nous » vivent avec émotions les évènements du moment qui viennent résonner avec leurs projets personnels et professionnels. Adaline, apprentie plombier, se demande « Qu'est-ce que je fous ici ? » et perd confiance en elle en entendant ses collègues la dénigrer, alors même qu'elle a choisi ce métier et « rêvait de construire sa vie ». Au moment du récit, « elle se sent coincée et a peur de se retrouver à la rue ». De son côté, Peter, mécanicien depuis quatre ans, finit sa journée sur des félicitations et même une promesse d'augmentation de la part de son patron, sans avoir eu à la demander car la satisfaction exprimée d'un client et les perspectives commerciales associées lui permettent d'envisager un achat immobilier et ainsi de réaliser le rêve qu'il partage avec sa femme.

L'élève de CAP restauration fictif (qui incarne les huit élèves participants et participantes) qui narre son parcours dans son « Journal » oscille entre la frustration d'une orientation subie, les fantasmes d'un métier qui peut amener à côtoyer le luxe et finalement le découragement avec l'éloquent excipit « ce métier n'est pas pour moi… » ; pourtant, quinze jours plus tôt, les remerciements de clients l'avaient rendu « content d'exercer ce métier ».

Quant à la vingtaine d'apprenants et apprenantes en gestion qui ont produit « Nos travails : des rêves à nos pensées », elles/ils ont choisi de combiner l'expression d'aspirations communes et celle d'attentes individuelles, reflétant des rêves mais aussi relatant des expériences de stage, de sorte que le mot « travail », au pluriel dans le titre, y est décliné sous de multiples formes. Entre l'incipit : « On dirait que le travail c'est de l'imagination car tu dois toujours avoir des idées » et l'excipit : « Pour moi un travail positif ce serait d'être footballeur c'est ma passion, même sous la neige sous la pluie mon envie de jouer au foot ! Ce sera toujours la même envie ! Si je l'étais, j'espère rendre heureux mes parents, les rendre fiers de moi ! », le lecteur traverse des rêves, des cauchemars, la dénonciation de discriminations, mais aussi tout simplement la perte des moments de détente avec ce cri du cœur : « Après j'ai détesté l'oubli des grasses matinées. »

2. UN TRAVAIL DIRECTEMENT EXPÉRIMENTÉ, SANS INTERMÉDIATION RELATIONNELLE ET SOCIALE

Les métiers évoqués dans ces textes – plombière, ouvrière dans le bâtiment, ferronniers, mécanicien, serveur, cuisiniers, pompier, chauffeur de taxi, mineurs – relèvent, à l'exception des trois derniers, de l'expérience personnelle et directe de leurs auteurs. Cette proximité des auteurs avec les situations professionnelles qu'ils décrivent fait que la liste des métiers ne correspond que très partiellement à celle qui est ressortie de l'analyse lexicale (voir *supra*). Dans un seul texte (« Nos travails : des rêves à nos pensées »), l'écriture sur le travail ne s'incarne pas dans des métiers précis.

Si l'emploi du vocabulaire des métiers (1ère classe lexicale) évoque une expérience plus personnelle que dans les autres textes du corpus, le vocabulaire caractéristique de la 3e classe lexicale, marquant l'ancrage du travail dans des relations sociales, est nettement moins présent. Les registres de la famille, de la mobilité et de la géographie, sans être absents, sont mobilisés *mezzo voce*. Les histoires racontées dans ces textes sont très peu situées dans une géographie. Le texte qui mobilise le plus d'indicateurs de lieu, « Ferronniers », propose précisément une utopie futuriste, dans laquelle la mobilité quotidienne consiste à remonter à la surface de la terre pour travailler avant de rentrer par des « *tubes* » dans la ville souterraine. « Un peu de nous » évoque incidemment le plaisir au travail du

mécanicien comme une réminiscence du bricolage de son enfance en compagnie de son père et son grand-père ; le « Journal d'un CAP restauration » relate ponctuellement le travail du week-end, à 10 ans, dans la boulangerie aux côtés de sa mère. Si le vocabulaire de la famille est nettement moins présent que dans les autres textes, c'est aussi que, comme nous l'avons souligné, **le travail décrit relève davantage d'une expérience directe** : à la différence de nombreux autres textes, ce n'est pas le travail du père, de la mère, du frère ou de la sœur qui est objet d'écriture. Le travail des parents sert plutôt de repoussoir, rapidement évoqué dans l'incipit de « Tripalium » (cité *supra*) et du « Journal d'un CAP restauration » :

> « Je ne voudrais pas vivre la routine comme celle de mon père : tous les jours à faire la même chose, ça ne m'intéresse pas. Je ne sais pas ce qu'il fait mon père mais il part tous les matins et je le revois le soir, à la même heure, il est fatigué ».

3. LE TRAVAIL ÉPROUVÉ ET ÉPROUVANT

Les sept textes se distinguent enfin par la précision de leurs descriptions. Le travail y apparaît très nettement comme activité, voire plus précisément comme une activité que l'on découvre, que l'on apprend. Différents éléments témoignent de cette singularité de l'écriture du travail dans ces textes.

Celle-ci ressort d'abord des textes qui proposent un récit circonstancié de la vie de travail[4]. « Un peu de nous » raconte l'expérience de travail de quatre personnes qui se croisent successivement le temps d'une journée. L'attention portée à situer le récit dans un espace-temps précis, à décrire les humeurs de chacun ou à évoquer des odeurs et des bruits distingue nettement ce texte de l'ensemble du corpus :

> « Ce qu'il affectionne particulièrement, c'est de manipuler les moteurs, de sentir les odeurs liées à la mécanique : l'odeur de la graisse, de l'huile, des pneus mais aussi de jouer les détectives en recherchant la cause des pannes lorsque les voyants fous s'allument. »

« Ferronniers » met en regard trois journées de travail de ferronniers à plusieurs siècles de distance ; dans les trois cas, la trame temporelle est précisément restituée au rythme de l'horloge. Bien qu'il s'inscrive sur une temporalité nettement plus longue (dix ans), le « Journal d'un CAP restauration » s'attache aussi à décrire des journées de travail, en précisant souvent les heures d'embauche et de débauche.

Ces textes se distinguent également des autres par la prégnance du vocabulaire technique : l'équerrage, les paumelles, la pipe de raccordement, la poulie de climatisation… De même, les gestes du métier occupent une place centrale dans cette écriture. Certains gestes techniques sont évoqués comme des éléments du récit : activer le soufflet pour garder le four à température, taper sur l'enclume avec son marteau, poursuivre avec les burins et ciseaux du tailleur de pierres, débiter les cornières, sécher les joints, couper les fruits et les légumes… Quatre des cinq calligrammes d'« Au Calligramme près » s'inspirent très directement de gestes des métiers de la restauration : « émincer », « fouetter », « poêler », « dresser ». Le cinquième décrit lui-même de tels gestes : monter une génoise, cuire au four. Ces gestes du quotidien de travail, prétextes à l'imagination et à la créativité poétique, évoquent en même temps, et comme par contraste, l'expérience devenue routinière des auteurs. Ce registre technique prégnant se manifeste également par l'évocation de détails du travail réel, telles les chaussures de sécurité brûlées par les boulettes de soudure des « Ferronniers ».

L'expérience du travail est aussi celle des relations de travail, principalement sous les traits tendanciellement tyranniques du supérieur hiérarchique et ceux plus gratifiants du client : le débordement de la journée de travail du ferronnier qui doit aider son patron, la satisfaction du client de l'atelier de réparation automobile, le sermon du responsable de salle qui dispute le serveur, le sourire de la passagère du taxi… mais aussi le harcèlement sexuel du maître d'apprentissage.

Les conditions de travail, la fatigue, la pénibilité et l'usure sont par ailleurs évoquées avec force dans ces textes. Elles sont au cœur des poèmes « Une descente aux Enfers », « Un aller simple » et « La vie pleine de noirceur d'un coltineur », qui évoquent le travail dans les mines de charbon avec une terrible noirceur :

> « J'ai chaud et j'ai peur. Soudain, je ne vois plus la lueur du jour. Ceux au-dessus de nous, sont là comme des vautours. Ce qui les intéresse ce n'est que l'argent, au détriment de notre vie. Et c'est là que tout se finit. » ; « Je descendais peu à peu et me disais que tout était fini. Les bons moments étaient derrière moi. Commençait désormais une nouvelle vie. Qui me promettait une lente agonie. » ; « Je suis un homme en peine. Sortant de la mine à la sécurité incertaine. Retrouvant l'air, l'oxygène Et mes camarades à la mine terne. »

Les autres textes évoquent aussi la fatigue éreintante du ferronnier, celle du serveur qui « pense juste à rentrer chez [lui] pour enfin pouvoir [se] reposer », le mal de dos du jeune apprenti en restauration, le stress de l'intervention des pompiers sur le lieu d'un accident ou celui du service dans un restaurant…

Par-delà l'évocation de sa pénibilité, le travail apparaît comme une épreuve, au double sens de ce qui est éprouvant et de ce qui permet de s'éprouver soi-même, d'éprouver ses propres qualités. Si plusieurs personnages ressentent la satisfaction du travail bien fait, c'est un quotidien de travail périlleux, fait de déboires et de défaillances qui est aussi souvent décrit. Le « Journal d'un CAP restauration » en est particulièrement représentatif. Chaque journée qui le ponctue est une épreuve, marquée par quelques réussites et beaucoup d'échecs, tel le plateau rempli de verres que l'on renverse, les erreurs dans la prise de commande au restaurant, les pizzas qui tombent par terre, les clients mécontents de la lenteur du service, ou le difficile débouchage d'une bouteille :

> « Hier, je devais servir le vin : il fallait d'abord que j'ouvre la bouteille mais le problème c'est qu'ouvrir les bouteilles de vin ce n'est pas mon point fort et en plus les clients n'arrêtaient pas de me regarder ce qui me stressait encore plus. Et au moment de retirer le bouchon, il s'est coupé en deux ! L'angoisse ! »

À l'instar de cette scène, le travail est aussi décrit comme objet d'évaluations : le patron d'Adaline qui lui crie : « *C'est ni fait ni à faire, ça !* » ; les collègues qui disent qu'elle « *ne sait pas travailler* » ; Mouloude, le pompier alcoolique, « *inquiet de devoir expliquer à ses collègues ce qu'il n'a pas pu assumer dans son état* ».

On ne peut s'empêcher de percevoir dans ce travail éprouvé et éprouvant une part de l'expérience que ces jeunes travailleurs ont tenté de restituer par écrit. Les auteurs de « Un peu de nous » y invitent d'ailleurs dans leur conclusion :

> « Tous ces personnages, Adaline, Mouloude, Yaya et Peter, ont parfois des galères mais aussi des réussites. Même si la vie n'est pas toujours rose, leur point commun, c'est qu'ils n'abandonnent pas et apprennent de leurs erreurs. Leur devise : « On ne peut pas changer la direction du vent mais on peut changer les voiles pour atteindre la destination voulue. » Et nous, apprentis au CFA, nous nous reconnaissons un peu dans chacun d'eux ».

CONCLUSION

À travers l'analyse des champs sémantiques des sept textes écrits par des apprentis, apprenties et élèves en CAP à l'appui des catégories issues de l'analyse lexicale de l'ensemble des textes de jeunes publiés, nous avons perçu des attentes frustrées, certaines parce qu'elles sont ambiguës mais généralement plutôt parce qu'elles constituent des ambitions empêchées ; nous avons aussi identifié une expérience du travail apparemment déliée du réseau social des jeunes, et souvent douloureuse. La mise en lumière de ces spécificités gagnerait à être confrontée aux caractéristiques d'autres mises en récits de jeunes en situation d'apprentissage professionnelle. La grille de lecture mobilisée, qui repose sur la distinction des aspects liés au métier, à l'activité, à l'insertion sociale et aux attentes dans les mises en récit du travail, apparaît opérante pour rendre compte de la diversité des regards de ces jeunes ; elle pourrait être mobilisée pour mettre à jour les caractéristiques des regards d'autres jeunes sur le travail, qu'une production littéraire récente, autour de témoignages (Bride, 2019 ; Flahaut, 2019), donne justement à voir.

1 Initialement Groupe d'études sur le travail et la souffrance au travail, ce réseau scientifique pluridisciplinaire a été fondé par Michel Gollac et Jérôme Pélisse et soutenu par la région Ile-de-France (sous le label « Domaine d'Intérêt Majeur 2012-2015). Il est désormais constitué en Groupement d'Intérêt Scientifique soutenu par le CNRS et hébergé depuis 2016 à la Maison des Sciences de l'Homme Paris-Nord.

2 Accompagnés d'une reproduction d'Henri Gervex et d'une autre de François Ignace Bonhommé.

3 Pour une présentation synthétique de la façon dont est conduite cette analyse lexicale, voir notamment : https://sociologie.revues.org/312

4 Notons au passage que la forme « récit-témoignage » est relativement plus présente dans les écrits des CFA et des lycées professionnels que dans le reste du corpus. Le seul texte non issu de ces établissements raconte les projets de trois élèves filles en lien avec leurs expériences de vie, naturellement très liées à leur famille (Ma vision du travail par Clara, Histoire vraie de Ghazal, La vie de Marie, p. 30-31).

Bibliographie

Bride, P. (2019), *La vie devant nous. Récits de jeunes privé.e.s d'emploi*. Livre réalisé en partenariat entre la SCIC Dire le travail et la Jeunesse Ouvrière Chrétienne.

Edey Gamassou, C. (2018), « Invitation à l'ouvrage », in C. Edey Gamassou et S. Prunier-Poulmaire (dir.), *Écrivons le travail ! Lycéens et chercheurs : écritures croisées sur le travail*, p.13-16.

Edey Gamassou, C. & S. Prunier-Poulmaire (dir.) (2018), *Écrivons le travail ! Lycéens et chercheurs : écritures croisées sur le travail*, Octarès Éditions, 248 p.

Flahaut, J.-M. (2019), *J'étais presque un ouvrier*, Association Travail & Culture, Éditions les Venterniers.

Linhart D. (2018), « Préface », in C. Edey Gamassou et S. Prunier-Poulmaire (dir.), *Écrivons le travail ! Lycéens et chercheurs : écritures croisées sur le travail*, p. 9-11.

Mias A. (2018), « Quels mots pour écrire le travail ? » in C. Edey Gamassou et S. Prunier-Poulmaire (dir.), *Écrivons le travail ! Lycéens et chercheurs : écritures croisées sur le travail*, p. 225-227.

Olry-Louis, I., Soidet, I. & Tavani, J.-L. (2018), « Contenu et structure des représentations adolescentes du travail », in C. Edey Gamassou et S. Prunier-Poulmaire (dir.), *Écrivons le travail ! Lycéens et chercheurs : écritures croisées sur le travail*, p. 228-235.

Pigenet M. (2018), « Cauchemar d'avenir… ou d'aujourd'hui ? », in C. Edey Gamassou et S. Prunier-Poulmaire (dir.), *Écrivons le travail ! Lycéens et chercheurs : écritures croisées sur le travail*, p. 108-109.